

Marie

Sophie Cypriani

« Vivre, c'est croire, mais sentir, c'est être sûr »

Marquis de Sade.

C'est l'absence de Nils qui me réveille. J'entends ensuite le tintement du four à micro-ondes qui a fini d'égrener les secondes, le léger choc du bol sur le plateau, puis les pas dans l'escalier. Je sens l'odeur du lait chaud et du miel mélangés.

« Comment tu te sens ? »

Je l'embrasse, je le tiens fort serré. Et je le lâche en sentant le plateau vaciller.

« Comment tu te sens ? C'est le grand jour. »

La grande forme. Il fait beau ?

« Oui. Il y a du vent. »

« C'est pas mal le vent, ça dépend du sens. »

Pour courir, le vent, c'est mieux dans le dos. Nous courons notre premier semi aujourd'hui. C'est une idée de lui. De Nils. Je ne me serais jamais engagée dans un projet pareil. Enfin si, engagée peut-être, mais je ne l'aurais pas mené à terme. Je n'abandonne pas vraiment, je change la hiérarchie de mes projets, leur importance, l'ordre de mes priorités. Ce qui me plaît, c'est d'envisager, de projeter. Je n'aime pas finir.

Parmi les personnes qui ont compté dans ma vie, Nils a été la première, et la seule jusqu'à ce jour, à prendre ça avec bonne humeur. Il trace la route. Je papillonne autour de lui.

« On doit y aller. »

Il me tend mes vêtements.

« On mettra le brassard plus tard. »

« On s'est connu comme ça, en courant. »

Deux fois par semaine je montais jusqu'au col de Vence. Je garais la voiture un peu avant le plateau de Saint Barnabé et je courais jusqu'au Puy du Naouri.

C'est un sommet pelé qui termine la ligne des monts. Il clôt le relief. Une fin dans la montagne d'où l'on doit s'envoler si on veut poursuivre. La mer s'étend en face, et juste en dessous, les villages, tout s'embrasse d'un regard et le sentiment de tout posséder nous monte comme un cri dans la gorge. Je l'ai croisé un jour, puis plusieurs autres. Nous nous sommes souris une fois, nous avons parlé d'autres fois et nous nous sommes embrassés appuyés contre la voiture. Je n'ai pas cherché à le connaître, pas plus que je n'ai jamais cherché à comprendre la nature autour de moi. Je lisais simplement au jour le jour ce qu'il était, il faisait pareil. Et de la même façon que je me sentais à ma place sous le ciel lumineux et dans l'air parfumé des montagnes, je me suis sentie à ma place dans les bras de Nils, le premier jour et tous ceux d'après.

Quand la course commence j'ai l'impression de ne plus avoir de jambes, que la masse des coureurs et la main de Nils dans la mienne me déplacent comme de la matière molle. Je sais que nous longeons la mer, je crois l'entendre, mais c'est la voix de Nils et ses mots réguliers qui me rendent la conscience de mes muscles.« Cours. Respire. Compte. Tout droit Marie.
« Cours. Respire. Tes bras. Tes bras »

Je reprends possession de moi. Je cours. Je respire. Je compte. Et chaque foulée devient plus sûre, devient l'image physique de ma volonté et du dévouement de mon mari dont ni la voix, ni la pression de la main autour de mon bras ne faiblissent.

« Lâche-moi »

« Marie... »

« S'il te plaît... »

J'ouvre ma main. La sienne glisse sur mon avant-bras, jusqu'à mon coude qu'elle serre. Très fort

« Lâche-moi complètement. »

J'avance au milieu des sons comme au travers d'une forêt dense, le martèlement sur le bitume, les souffles, les cris des spectateurs. Je perçois aussi le bruit des galets malmenés par les vagues, juste un peu sur ma gauche. Je cours dans la catégorie B1. Blind 1. Je suis dans la nuit. Je suis dans la nuit depuis que la maladie a rongé mon nerf optique, que j'ai senti sans les voir les larmes de Nils sur mon front et l'odeur de la chambre dont j'ignorais la couleur. J'ai été privée de lumière, de visages, du contour des montagnes, d'arbres. J'ai appris à évoluer dans un univers que je crée à partir de sons, de sensations, d'odeurs.

« Trois cents mètres. N'accélère pas. Coureur devant toi. »

Je me déporte, sans repères visuels, le changement de direction me déséquilibre, mais près de moi je reconnais les saccades de la respiration de mon mari. La force des mouvements de ses bras, je la saisis aux bruits de frottement du tissu. Je n'entends plus rien d'autre, hormis les coups de mon cœur qui déchirent ma poitrine. Je n'ai plus peur de la chute, ni de l'invisible, j'accélère, je fonce, je lance mes poings fermés vers l'avant, je veux crever le rideau noir qui est tombé, qui m'a volé les montagnes et la couleur mauve le soir sur les crêtes, le visage de l'homme que j'aime, les lignes de mes livres, je ne veux pas qu'il me vole ma victoire, ma première fin.

Nils hurle. Il attrape ma taille et son corps tremble. Son cri, les palpitations sous sa peau, c'est sa joie que je sens. J'ai passé la ligne. Ma victoire ne me rendra pas la lumière, mais m'éclairera pour toujours.

L'auteur

Je suis née à Marseille, et j'ai vécu à Aix, Toulouse, Tarbes, Poitiers, La Ciotat, dans le désordre, avant de m'installer dans la région de Nice. Puisque les endroits qui nous ont accueillis vivent toujours un peu sous la plume, je n'oublie pas que j'ai aussi passé du temps en Papouasie Nouvelle- Guinée.

J'écris parce que ça me fait plaisir, sous le nom de Sophie Cypriani le plus souvent et, depuis quelques jours, je colle des extraits de poèmes un peu partout dans les rues de ma ville.

J'essaie d'être attentive à ce qu'il y a autour, aux bribes de conversation, aux situations, aux changements de lumière. Je les emprunte pour en faire des histoires.